

Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens

Mélanges offerts à Bernard Liou

Textes rassemblés par Lucien Rivet et Martine Sciallano



éditions monique mergoil
montagnac
2002

Tous droits réservés
© 2002



Diffusion, vente par correspondance :

Editions Monique Mergoil
12 rue des Moulins
F - 34530 Montagnac

Tél/fax : 04 67 24 14 39 - portable : 06 73 87 13 91
e-mail : emmergoil@aol.com

ISBN : 2-907303-68-6
ISSN : 1285-6371

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite
sous quelque forme que ce soit (photocopie, scanner ou autre)
sans l'autorisation expresse des Editions Monique Mergoil.

Texte : auteurs
Saisie, illustrations : *idem*
Rédaction, mise en page : Sylvie Saulnier et Lucien Rivet
Maquette : Editions Monique Mergoil
Couverture : Editions Monique Mergoil
Impression numérique : Maury SA
21 rue du Pont-de-Fer, BP 235
F - 12102 Millau cedex

Sommaire

<i>Préface (Lucien RIVET et Martine SCIALLANO)</i>	9	Robert ÉTIENNE	Prosopographie monumentale, prosopographie amphorique. Le cas des Ocratii	119
Patrice POMEY		Élisabeth DENIAUX	Recherches sur le transport maritime dans la Méditerranée orientale : les affaires de Patiscus (51-43 av. J.-C.)	121
Remarque sur la faiblesse des quilles des navires antiques à retour de galbord	11	Dominique PIERI	Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive	123
Sabrina MARLIER		Enrique GOZALBES CRAVIOTO	Notas sobre las relaciones hispano-tingitanas en la antigüedad clásica	133
La question de la survivance des bateaux cousus de l'Adriatique	21	Claude DOMERGUE, Christian RICO	À propos de deux lingots de cuivre antiques trouvés en mer sur la côte languedocienne	141
Jean-Marie GASSEND		Henri AMOURIC, Éric DULIÈRE, Florence RICHEZ, Lucy VALLAURI	En rade de Villefranche	153
Navires de Saint-Gervais, des Laurons, de Cavalières, etc.	33	José Maria BLÁZQUEZ	El comercio hispano con el norte de África y el Oriente desde el comienzo de la Antigüedad hasta el siglo VIII	159
Claude SANTAMARIA		Moisés DÍAZ GARCÍA, Pedro OTIÑA HERMOSO	El comercio de la Tarragona antigua : importaciones cerámicas entre el siglo III a.C. y la dinastía julio-claudia	171
Épave Chrétienne "E" à Agay, commune de Saint-Raphaël (Var).	35	Michel BONIFAY, Claudio CAPELLI, Luc LONG	Recherches sur l'origine des cargaisons africaines de quelques épaves du littoral français	195
Michel L'HOURL, Elisabeth VEYRAT		Frédéric MARTY	Aperçu sur les céramiques à pâte claire du golfe de Fos	201
Au carrefour des influences maritimes de l'Europe moderne : les épaves de la Natière	43	Armand DESBAT	Quelques témoins de l'importation de sigillée orientale A à Lyon	221
Max GUÉROUT		Thierry MARTIN	Le rayonnement aquitain des présigillées augustéennes du bassin de l'Aude	223
L'épave du Patriote à Alexandrie (Égypte)	51			
Éric RIETH				
À propos d'un bateau-citerne du delta du fleuve Godavari (Andhra Pradesh, Inde) dessiné par F. E. Pâris (1806-1893). Note d'architecture navale comparée	67			
Philippe RIGAUD				
L'inventaire de la galéasse de Philippe de Comynes (Marseille 1491)	71			
François SALVIAT				
Les ports de l'Atlantide dans le <i>Critias</i> de Platon	79			
Francisca PALLARÉS				
I porti antichi della Liguria di Ponente : l'esempio di Albenga	85			
Claude VELLA				
Évolution paléogéographique du littoral de Fos et du delta du Rhône : implications archéologiques	103			
Christian GIROUSSENS				
À propos des étangs de Fos et d'Istres : deux entrepôts à sel à Port-de-Bouc au XVI ^e siècle	115			

Philippe BET, Anne DELOR Les premiers ateliers céramiques de type méditerranéen en Auvergne, l'exemple des officines de sigillée	235	Cèsar CARRERAS MONFORT, Piero BERNI MILLET Microspatial relationships in the Laetanian wine trade : shipwrecks, amphora stamps and workshops	359
Kristell CHUNIAUD Le groupe des ateliers de potiers de Ligonnes à Lezoux (Puy-de-Dôme), un champ d'étude pour les questions relatives à l'organisation de la production céramique en Gaule romaine	243	Rosario GARCÍA GIMÉNEZ, Michal OREN PASCAL, Darío BERNAL CASASOLA Las ánforas como indicadores del comercio entre el sur de <i>Hispania y Iudaea</i>	371
Lucien RIVET Céramiques communes engobées et imitations de campaniennes et de sigillées italiques de Fréjus (Var), de la fin du I ^{er} siècle avant notre ère et du I ^{er} siècle de notre ère	249	Pau MARIMON RIBAS La importancia de la <i>Gallia Lugdunensis</i> en la distribución de los productos béticos hacia el norte del Imperio	379
Michel PASQUALINI Le pot de chambre : une forme particulière du vaisselier céramique dans la maison romaine entre les I ^{er} et III ^e siècles de notre ère	267	Daniel ROUQUETTE Une représentation de phare sur une estampille amphorique ou doliaire de Narbonne	389
Miguel BELTRÁN LLORIS Un rasgo de la colonización itálica : la fabricación de morteros en la <i>Hispania</i> tardorrepública (valle del Ebro)	275	Stefania PESAVENTO MATTIOLI Una produzione norditalica di anfore bollate	391
Jean-Christophe TRÉGLIA <i>Flanged bowl</i> Hayes 91 : simple bol décoré, mortier ou râpe ?	287	Iwona MODRZEWSKA-PIANETTI Due anfore bollate del Polesine	395
Yves RIGOIR Petit bestiaire sur DS.P.	291	Eduard GARROTE SAYÓ Les timbres sur amphores à huile de Bétique en Narbonnaise	403
Daniela GANDOLFI Una bottiglia-mercuriale Isings 84 con bollo C. EVHODIA dal Civico Museo Archeologico di Ventimiglia (Liguria, Italia)	295	Carmen ARANEGUI GASCÓ Las ánforas con la marca ΜΑΓΩΝ	409
Guillermo PASCUAL BERLANGA, Albert RIBERA I LACOMBA Las ánforas tripolitanas antiguas en el contexto del Occidente Mediterráneo	303	Juan Aurelio PÉREZ MACÍAS La <i>figlina</i> de Pinguele (Espagne)	417
André TCHERNIA L'arrivée de l'huile de Bétique sur le <i>limes</i> germanique : Wierschowski contre Remesal	319	Adrian ARDEȚ Probabilités de la présence d'amphores de type "Gauloise" 5 en Dacie romaine	423
Michel CHRISTOL Marchands gaulois et grand commerce de l'huile de Bétique dans l'Occident romain ; quelques données provenant des amphores	325	Patricia SIBELLA Promontoire d'Uluburun, Turquie : amphores non identifiées	425
Genaro CHIC GARCIA <i>DEGVSTATIO</i> o <i>RECOGNITIO</i>	335	Ramón JÁRREGA DOMÍNGUEZ Nuevos datos sobre la producción anfórica y el vino de <i>Tarraco</i>	429
Stefanie MARTIN-KILCHER <i>Lucius Uritius Verecundus</i> , négociant à la fin du I ^{er} siècle, et sa marchandise découverte à Mayence	343	Jaap van der WERFF Old and new evidence on the contents of Haltern 70 amphoras	445
Tamás BEZECZKY Brindisian olive oil and wine in Ephesos	355	Montserrat COMAS SOLA, Jordi JUAN TRESSERAS La production du vin dans deux <i>domus</i> de la ville romaine de Baetulo. Analyses archéobotaniques et de résidus organiques	451
		Marinella PASQUINUCCI, Simonetta MENCHELLI Anfore picene e paesaggio agrario : alcune considerazioni a proposito dell'ager Firmanus	457

Marie-Claire AMOURETTI	Gilles SAURON
Découvertes archéologiques récentes sur les moulins et pressoirs romains de Provence	Naissance et mort d'un genre pictural éphémère : la mégalographie
465	511
Denis FONTAINE	Jean-Marie PAILLER
<i>De Frvtyvm</i> (Flash Back)	<i>Sagitta</i> . Les noms de la flèche
471	517
Christian GOUDINEAU	Jacques GASCOU
Les mystères de la lieue gauloise	Les Flaminiques de Livie à Vaison-la-Romaine
473	521
Daniel BRENTCHALOFF	Jean GUYON
Un nouveau milliaire de Tibère sur la <i>uia Aurelia</i>	Jeu de puzzle au Musée Calvet à Avignon : deux pièces antiques à replacer au linteau de l'église Saint-Eutrope d'Orange
479	527
George B. ROGERS	Henri LAVAGNE
La route romaine d'Aix-en-Provence au Rhône Nouvelles hypothèses	Zénobie et Tétricus dans le triomphe d'Aurélien
483	535
Vassiliki GAGGADIS-ROBIN	René GIROUSSENS
Une tête inédite découverte au Castelet-Fontvieille	Un contrat de mariage à Istres au XVI ^e siècle
489	541
Antoine HERMARY	Sabine FAUST
Une tête en ivoire du musée d'Istres	Steindenkmäler aus dem gallo-römischen Tempelbezirk von Tawern
493	545
Martine SCIALLANO	Anne ROTH CONGÈS
Oh ! my god !	Où replacer le soffite à caissons du mausolée de Sestino ?
499	551
Victor LASSALLE	Laurence BRISSAUD, Jean-Luc PRISSET
Une imitation de l'orfèvrerie antique au portail de Saint-Gilles ?	Un édifice funéraire sur le site de Saint-Romain-en-Gal
503	567

Jeu de puzzle au Musée Calvet à Avignon : deux pièces antiques à replacer au linteau de l'église Saint-Eutrope d'Orange

Jean Guyon*

Les circonstances ont voulu que lorsque j'ai été nommé à Aix-en-Provence, j'aie un temps suppléé Bernard Liou dans son cours de latin à l'usage des étudiants d'histoire. Ce fut le début d'une amitié qui s'est depuis nourrie de bien des échanges, y compris en matière scientifique. Je pense en particulier à l'aide précieuse qu'il m'a apportée quand je peinais, dans ma tâche d'épigraphiste, à déchiffrer des textes rédigés en écriture cursive. Ce qui n'étonnera personne : grâce notamment à ses études des *tituli picti* sur les cols ou les panses d'amphores, il est passé maître en effet dans le décryptage de ces textes, au point d'être devenu (et pas seulement à Aix) une référence en la matière. Il ne sera donc pas surpris que pour cette contribution au volume d'hommages que lui offrent ses collègues et ses amis, j'aie opté pour une sorte de mélange d'épigraphie et de paléographie, en choisissant de m'intéresser à des marbres inscrits antiques du musée Calvet dont l'histoire ne peut être débrouillée qu'au prix d'un détour au travers des études manuscrites qui leur ont été consacrées. Qu'il veuille bien me pardonner seulement si la cursive de ces manuscrits est moderne, et l'inscription latine dont ils traitent, bien plus tardive que les textes classiques dont il fait ses délices : *nobody is perfect !*

~⊗~

Les circonstances, encore : s'il va être question de pièces du musée Calvet, c'est parce que la conservatrice de ce musée, Odile Cavalier, a souhaité publier le catalogue de ses collections épigraphiques. Elle s'est donc adressée au Centre Camille-Jullian, où s'est constituée une petite équipe, composée de Jacques Gasco pour le matériel d'époque impériale et moi-même pour les inscriptions chrétiennes. Notre travail est maintenant presque

achevé et les pages qui suivent constituent donc des "bonnes feuilles" du catalogue qui devrait être remis à l'impression en 2003. "Bonnes feuilles" fort sélectives d'ailleurs, car de la vingtaine de pièces chrétiennes conservées à Avignon, je n'en retiendrai que deux, qui sont présentées sur la même paroi de la dernière chapelle latérale droite du musée lapidaire, presque l'une au-dessus de l'autre, tant les similitudes entre elles sont grandes : il s'agit en effet de deux fragments de couvercles de sarcophage historiés de hauteur identique, chacun pourvu d'une inscription gravée dans un cartouche rectangulaire encadré par une mouluration très simple.

Le marbre qui porte le numéro d'inventaire N 2 (fig. 1) est celui dont l'histoire est la mieux connue, et de longue date, car si le registre des entrées manuscrit du musée indique simplement que ce fragment droit de couvercle a été « trouvé à Camaret vers 1820 et donné au musée par Madame veuve Roubaud, d'Orange, en 1834 », il faut pourtant l'identifier à coup sûr avec un élément du linteau de la porte d'accès à l'église Saint-Eutrope d'Orange, qui fut saccagée à plusieurs reprises par les protestants entre 1561 et 1563¹. « Sur le poteau du portal de ce temple, devant sa démolition », écrit en effet J. de la Pise en 1639, « étaient gravés ces mots : *Gaudentius et Palladius fratri innocentissimo fecere* »², soit exactement la légende de ce fragment. À la suite de vicissitudes sur lesquelles on reviendra, la pièce est entrée en 1660 dans une collection particulière, à Orange, et elle a fait l'objet au XVIII^e et au XIX^e siècle de multiples publications qu'il serait superflu d'énumérer car elles s'accordent toutes sur le lieu de sa découverte, même si elles la signalent conservée tantôt à Orange et tantôt à Camaret. Elle a donc été rangée parmi les pièces provenant d'Orange par tous les grands recueils épigraphiques³.

* Centre Camille Jullian, UMR 6573, Université de Provence-CNRS, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 5 rue du Château de l'Horloge, 13094, Aix-en-Provence cedex 2.

1 Sur les déprédations répétées que l'église a connues à l'occasion des guerres de Religion, on consulera l'ouvrage récent d'A. REYNE, D. BREHIER, *Saint Eutrope, évêque d'Orange au V^e siècle*, Avignon, 1991, p. 89-90.

2 J. de la PISE, *Tableau de l'Histoire des princes et principauté d'Orange*, La Haye, 1639, p. 5.

3 Ed. LE BLANT, *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1865, n° 504 ; *Id.*, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, Paris, 1886, p. 26, n° 37 et pl. VIII, 1 ; *CIL*, XII, 1273 et *add.* p. 824 = E. DIEHL, *Inscriptiones latinae christianae veteres (ILCV)*, Berlin, 1927, n° 4110 ; É. ESPÉRANDIEU, *Musée Calvet. Inscriptions antiques*, Avignon, 1900, n° 211.



Figure 1 — Le fragment N 2 des collections du musée Calvet, vue de détail (cliché Foliot, C.N.R.S. – Centre Camille-Jullian).

Il en va tout autrement pour le deuxième fragment, inventorié sous le n° N 4 (fig. 2), pour lequel toutes les connaissances ont longtemps été limitées à la courte mention du registre des entrées du musée : « Acquis en 1851, de Mr Nogent, d'Orange ». Les recueils épigraphiques, qui l'ont également enregistré⁴, ont donc hésité sur l'origine à lui attribuer : « provenance inconnue » pour Ed. Le Blant ; « possible origine romaine », *feri potest, ut originis urbanae sit*, selon O. Hirschfeld dans son édition du *Corpus inscriptionum latinarum*. Seul É. Espérandieu s'est approché de la vérité lorsqu'il a écrit dans sa publication des inscriptions du musée Calvet que « Nogent-Saint-Laurent ne collectionnait (...) que des antiquités locales », pour conclure aussitôt : « Tout permet de croire,

par conséquent, que la pierre a été trouvée à Orange, d'où proviennent aussi d'autres monuments chrétiens du musée Calvet »⁵. C'était trop peu dire cependant ; il aurait fallu ajouter que ce fragment était à placer aux côtés, et plus précisément à gauche du précédent : petit jeu de puzzle qui conduit à ranger sous un même numéro, dans les inventaires du musée comme dans les recueils épigraphiques, deux pièces dont on comprend mieux maintenant qu'elles aient été à ce point rapprochées pour leur présentation au public.

Si É. Espérandieu, comme ses prédécesseurs, n'avait point songé à réunir les deux marbres, c'est sans doute parce que les lettres du cartouche de droite ont été passées au noir (à l'occasion de son entrée dans une collection



Figure 2 — Le fragment N 4 des collections du musée Calvet (cliché Foliot, C.N.R.S. – Centre Camille-Jullian).

4 Ed. LE BLANT, *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 27 n° 39 et pl. IX, 1 ; *CIL*, XII, 1271 et add. p. 824 = *ILCV*, 2557 adn. ; Ed. LE BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892, n° 158 ; É. ESPÉRANDEIU, *Musée Calvet*, n° 204.

5 É. ESPÉRANDEIU, *op. cit.*, p. 152, avec un argument supplémentaire tiré de l'autorité de Deloye, ancien conservateur du musée Calvet, qui avait « fait remarquer, très justement, combien il était peu croyable qu'une sculpture si fruste ait pu subir un tel déplacement [depuis Rome], il y a plus d'un demi-siècle, alors que l'attention des savants n'avait pas encore été appelée sur les sarcophages chrétiens par les travaux du commandeur de Rossi et d'Edmond Le Blant ».



Figure 3 — L'élément de couvercle antique composé des fragments N 2 et N 4, autrefois remployé comme linteau de la porte de l'église Saint-Eutrope d'Orange (cliché Damelet-Durand, C.N.R.S. – Centre Camille-Jullian).

d'antiques ?) et probablement aussi partiellement regravées par la même occasion, ce qui leur donne faussement un aspect assez différent de celles qui figurent dans le cartouche de gauche. Mais les deux éléments sont bien jointifs (fig. 3) et s'il était besoin d'une preuve supplémentaire de la légitimité de leur rapprochement, elle serait fournie par des sources littéraires anciennes, mais qui n'ont été signalées qu'à partir du XX^e siècle, donc après la parution de l'étude d'É. Espérandieu et, a fortiori, celle des recueils consacrés aux inscriptions ou aux sarcophages antiques. Ces sources n'ont pas échappé en revanche aux tout derniers historiens de Saint-Eutrope d'Orange, A. Reyne et D. Brehier, qui n'en ont pas tiré cependant toutes les conséquences, puisqu'ils ont encore publié séparément, voici quelque dix ans, les deux fragments qui nous intéressent⁶. Pourtant, les documents qu'ils invoquent à l'appui de leur étude sont sans équivoque.

Ainsi d'abord pour le *Livre blanc du vénérable chapitre de l'Église cathédrale d'Orange*, un manuscrit dû à « Jacques Isnard, chanoine et sacristain de ladite Église », aujourd'hui conservé aux Archives départementales de Vaucluse, au Palais des papes, à Avignon (fig. 4) et qui est d'autant plus précieux que son témoignage, précisément daté de 1558⁷, est antérieur au sacchage de l'église Saint-Eutrope par les Huguenots. L'auteur commence par rappeler la biographie d'Eutrope, un évêque orangeois dont l'épiscopat est bien attesté entre

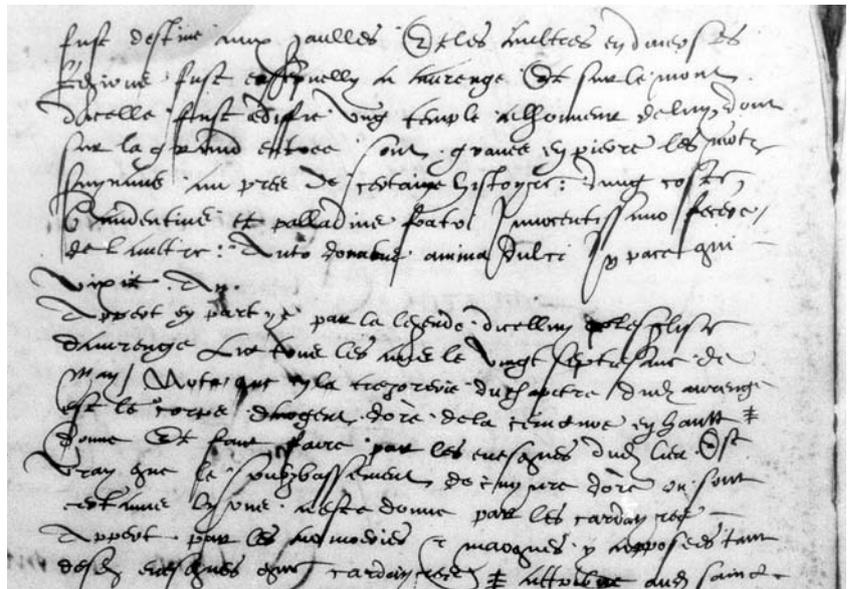
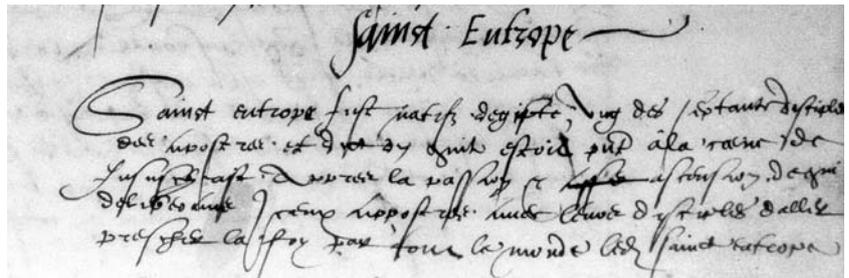


Figure 4 — Manuscrit de Jacques Isnard (f° 35 r° et v°), conservé aux Archives départementales de Vaucluse (cliché J.-M. Picasso, Archives départementales de Vaucluse).

463 et 472⁸, mais que l'on a plus ou moins confondu à partir du Moyen Âge avec son mythique et homonyme prédécesseur qui aurait fondé l'Église locale dès le I^{er} siècle : « Saint Eutrope fust natifz de gypte, ungz des septante disciples des apostres et dict on quil estoit p(rése)nt à la coene de jesus christ Appres la passion et

6 A. REYNE, D. BREHIER, *op. cit.* à la n. 1, Avignon, 1991, p. 81-82.

7 Ainsi que l'indique la note placée au début du manuscrit par l'auteur lui-même.

8 Il était déjà évêque en effet en 463, date à laquelle il figure au nombre des destinataires d'une lettre du pape Hilaire à l'épiscopat de Provence (*Ep. 6* [Jaffé, 557] = *Ep. Arelat.* 21, *MGH, Epist.*, III, p. 30) et l'on perd sa trace après l'hiver 471-472, au cours duquel il avait reçu une lettre chaleureuse de son collègue dans l'épiscopat Sidoine Apollinaire (*Ep.*, VI, 6).

[app] ascension de qui, deliberans iceux appostres avec leurs disciples daller prescher la foi par tout le monde led(ict) saint eutrope fudt destine aux gaulles et les aultres en diverses regions » ; le plus intéressant pour nous est pourtant ce qu'il est dit ensuite de sa sépulture : « Fust ensepvelly a aurenge et sur le mont dicelle fust aediffie ung temple a lhonneur deluy, dont sur la grande entree sont graves en pierre les motz suyvens au pres de certaine hystoires : dung coste, *Caudentius et palladius fratri innocentissimo fecere*, de l'aultre : *auto donatus anima dulci in pace qui vixit an* »⁹. D'abord, donc, le texte du fragment N 2, puis celui du fragment N 4 : les deux éléments sont ainsi expressément rapprochés par Jacques Isnard, qui s'est montré en la circonstance à la fois passable épigraphiste et bon « antiquaire », comme on disait alors, puisqu'il a su noter d'un mot, « hystoires », la présence d'un décor sculpté sur le linteau de l'église – et donc sur le couvercle de sarcophage remployé, qui était probablement alors encore intact.

Le témoignage d'Isnard est d'ailleurs corroboré au siècle suivant par celui qu'a laissé La Pise dans un autre manuscrit, qui est aujourd'hui aux archives municipales d'Orange¹⁰ : lui aussi présente en effet l'un après l'autre les fragments N 2 et N 4. Mais le texte le plus éclairant recueilli par A. Reyne et D. Brehier est sans nul doute celui de J. L. Prévost, capiscol au chapitre cathédral d'Orange au XVIII^e siècle, auteur d'un ouvrage resté manuscrit sur les *Pontifices Aurasicani*, qu'il avait fait copier en 1705 et sur lequel il a ensuite apporté des corrections jusqu'en 1734 : ce manuscrit est consultable à la bibliothèque Ceccano, à Avignon, mais le passage qui nous intéresse a également été transcrit dans le t. VI de la *Gallia christiana nouissima* de J.-H. Albanès et U. Chevalier, publié en 1916¹¹. Non content de confirmer les indications de ses prédécesseurs, Prévost nous renseigne en effet de façon détaillée sur le devenir des deux fragments qui nous retiennent ; on lui laissera donc largement la parole. « Nous pourrions encore honorer dans son église le corps de saint Eutrope », écrit-il pour commencer, « si, dans leur égarement, les Calvinistes n'avaient livré cette église aux flammes en 1562 et si Maurice de Nassau, prince d'Orange, n'en avait fait ensuite un des onze bastions qui flanquaient la citadelle placée au sommet de la colline qui dominait la ville jusqu'en l'an 1660,

date à laquelle elle fut rasée sur l'ordre du roi très chrétien Louis le quatorzième »¹². Il poursuit en indiquant qu'à la suite de cette démolition fut « sauvée des ruines et transportée chez D. Chieze la partie médiane du linteau de la porte de cette église, qui était décorée d'un relief historié et portait dans un cartouche l'inscription suivante » et il ajoute pour terminer que « l'autre partie de la même pierre, qui est en ma possession, porte cette autre légende »¹³.

Les copies annoncées par ce texte sont particulièrement soignées : elles ont l'aspect de véritables fac-similés sur lesquels Prévost s'est efforcé de rendre jusqu'aux éclats de la pierre, sans toujours parvenir toutefois à déchiffrer parfaitement un texte qui est d'une lecture un peu difficile (fig. 5). Mais l'on reconnaîtra sans difficulté dans le fragment médian la pièce N 2, que nous savons désormais être entrée dès 1660 dans la collection Chieze, et dans celui de gauche, le fragment N 4, qui fut donc un moment en possession de Prévost avant de passer, dans des circonstances inconnues, entre les mains de M. Nogent-Saint-Laurent. Il reste que l'expression de « fragment médian » employée pour le marbre N 2 est un peu surprenante : peut-on en tirer argument pour penser que c'est l'ensemble du couvercle d'un sarcophage antique, y compris l'élément qui fait aujourd'hui défaut à droite, que l'on aurait remployé au-dessus de la porte de l'église ?

On laissera la question ouverte pour s'intéresser aux seuls éléments conservés, qui sont longs au total de 1,89 m, pour une hauteur de 0,29 m et une épaisseur de 10 à 12 cm. Quant à l'inscription, elle est contenue dans deux cartouches identiques qui délimitent des champs épigraphiques de section carrée de 15,5 cm de côté : celui de gauche a été réservé à la biographie du défunt, tandis que son symétrique de droite est dévolu à la mention des dédicants, mais ils comptent chacun cinq lignes hautes de 2,5 cm. Les lettres sont parfois été abîmées par des éclats, qui sont peu visibles à droite à cause des repeints déjà signalés, mais la lecture ne fait aucun doute :

	Antodoni[u]s]
	anima du[lcis]
<i>scène de</i>	in pace qui [ui]-
<i>banquet</i>	xit ann(os) xlv • m(enses)
	5 viii • d(ies) [x]xvi[---]

9 Archives départementales de Vaucluse, ms Isnard, 5 G 75, f° 35, r° et v°. À noter qu'il n'est pas que B. Liou pour aider les collègues qui restent dans l'embarras devant une écriture cursive : je dois en effet la transcription de ce texte d'une écriture à la fois ferme et élégante à l'amitié de mon collègue R. Bertrand, professeur à l'Université de Provence.

10 Archives municipales d'Orange, ms I.I. 15, f° 1 r°. Ce « *Recueil de documents relatifs à l'histoire d'Orange* » est daté au revers de la couverture du 26 mars 1669, mais La Pise est mort en 1648.

11 Bibliothèque Ceccano, Avignon, ms. 2407, f° 12-13 = J.-H. ALBANÈS, U. CHEVALIER, *Gallia christiana nouissima*, VI, Orange, Valence, 1916, col. 6.

12 *Op. cit.*, f° 12 : *Corpus eius in ecclesia ipsi... ibidem hodie coleremus adhuc, si Caluinista furens ignibus non dedisset an. 1562 et si dictam ecclesiam Mauritius Nassauuus Arausicae princeps, in unum ex undecim propugnaculis non uertisset, quibus arcem cinxit, quae in monte posita urbi dominabatur, usque ad annum 1660 quo, imperante christianissimo rege Ludouico 14° funditus euersa est.*

13 *Ibid.*, f° 13 : (...) *ex eius ruderibus exportatus est lapis in domum D. Chieze, media pars scilicet superliminaris dictae ecclesiae, in quo uidetur sculptura quaedam historiam aliquam continens et leguntur haec uerba in quadro posita (...). In parte altera eiusdem fabricae apud me legitur quod sequitur.*

Non pretereunittendum igitur quod ex eius ruderibus
 exportatus est lapis in domum d. Chieze, in d. p. a. s.
 scilicet super liminibus vicius ecclesie, in quo videtur
 sculptura quedam historiam aliquam continere
 et legitur hanc verba in quadro posita.

aliquis ex palladiorum
 familia qui aut littera
 rum aut adavianum Ca
 thedras cum sui Oddi
 nis laide temeravit.
 sum. in motis ad Apoll.
 ille fons in qui tem
 pore antonini vica
 rius erat super sep
 tem provincias. ad
 quem appell. Sidon.
 epist. 4. l. 1.



In parte altera eiusdem fabricae apud me legitur quod
 sequitur.



Figure 5 — Manuscrit de J. L. Prévost (f° 13), conservé à la bibliothèque Ceccano, à Avignon (microfilm de la bibliothèque Ceccano).

buste
 d'homme

Gaudentius
 et Palladi-
 us fratri
 innocentis-
 10 simo fecer(unt)

On traduira donc : « Antodonius, âme douce, dans la paix, qui a vécu quarante-cinq ans, huit mois et vingt-six (?) jours. Gaudentius et Palladius ont fait (faire ce tombeau) pour leur frère très innocent » et ce texte très simple n'appellera que peu de commentaires.

S'agissant des *cognomina* portés par le défunt et ses frères, ils sont pour deux d'entre eux d'origine grecque, ce qui n'a rien d'étonnant pour la région, même pendant l'Antiquité tardive. Le premier, qu'il faut sans doute, en dépit de sa graphie approximative, rattacher au nom commun *anthédôn*, « l'abeille », était apparemment assez rare, comme l'avait déjà noté Ed. Le Blant, qui n'en cite qu'un autre exemple ; le second, *Palladius*, qui est évidemment dérivé du nom de la déesse Pallas, a été un plus prisé, tant en épigraphie classique que dans les inscriptions chrétiennes : quatre attestations dans les *ILS*¹⁴ et dix dans les

ILCV, dont une fois comme *signum*. Quant au troisième frère, le nom d'origine latine qu'il portait, *Gaudentius*, « celui qui se réjouit », était l'un des plus communs dans le monde romain : vingt exemples en épigraphie classique (19 hommes et une femme) et plus d'une centaine dans les épitaphes chrétiennes (53 hommes, 47 femmes et 7 occurrences sur des inscriptions fragmentaires)¹⁵, ce qui permet de se demander si la joie qu'exprimait un tel nom n'avait pas pour beaucoup, à partir des III^e-IV^e siècles, une résonance chrétienne.

Quand d'autres fidèles ont porté pendant l'Antiquité tardive des noms sans équivoque, comme *Pascasius/a* par exemple¹⁶, cette (possible) allusion au christianisme serait en tout cas très discrète, comme sont discrètes aussi les références à la foi du disparu lui-même au fil d'un formulaire qui reste fort classique d'allure. L'ensemble suit en effet l'ordre habituel – le nom du défunt suivi de la mention des dédicants –, à cette nuance près qu'il faut certainement lire *Antodoni[u]s* là où l'on attendrait plutôt *Antodonio* : faut-il croire à une négligence du lapicide, qui aurait gravé par erreur au nominatif un début de texte destiné à être régi par le datif ? ou le rédacteur a-t-il volon-

14 H. DESSAU, *Inscriptiones latinae selectae (ILS)*, III, 1, *Indices*, Berlin, 1914.

15 Au témoignage d'I. KAJANTO, *The Latin Cognomina*, Helsinki, 1965, p. 260.

16 Une cinquantaine d'attestations, tous sexes confondus, dans l'index des *ILCV*, dont cette *Optatina Reticia siue Pascasia* dont l'épithaphe figure sur un autre couvercle de sarcophage de la région, mais à Arles cette fois (*CIL*, XII, 956).

tairement usé du nominatif afin que les deux cartouches puissent être lus de façon indépendante ? En tout cas, les seules concessions aux usages funéraires de l'Antiquité tardive tiennent ici à la redondance des qualificatifs qui ont été employés pour saluer la mémoire du disparu : *anima dulcis*, d'abord, qui se rencontre souvent, tant en épigraphie chrétienne que sur des épitaphes païennes¹⁷ ; *innocentissimus*, ensuite, qui a également été fort employé par les tenants de l'une et l'autre religion, sur des épitaphes de jeunes gens le plus souvent, mais aussi, comme dans le cas présent, à propos d'hommes ou de femmes d'âge mûr¹⁸. Ainsi que le précise l'inscription, avec un luxe de détails assez caractéristique lui aussi de l'épigraphie tardive, Antodonius est mort en effet à plus de quarante-cinq ans : quarante-cinq ans, huit mois et vingt-six jours (voire un peu plus, car il y a place à droite pour d'autres caractères dans l'éclat qui a mutilé la dernière ligne).

Rien n'indiquerait donc expressément que le troisième frère de la famille (au moins) ait été chrétien, n'étaient les deux mots *in pace* de la ligne 3, qui sont, eux, sans équivoque. En faisant allusion à cette « paix » que le Christ avait promise à ses disciples¹⁹, ils suffisent en effet à attes-

ter la foi du disparu. L'épithète est donc très caractéristique des tout premiers textes funéraires chrétiens, qui suivent encore les formulaires épigraphiques de leur temps, en les augmentant seulement d'une acclamation du type *in pace*, comme c'est le cas ici, voire *pax tecum*²⁰ ou d'autres formules analogues.

La même discrétion dans l'affirmation de la foi du disparu (et peut-être de sa famille) se retrouve d'ailleurs dans le décor du couvercle de sarcophage, qui est des plus communs. Le compartiment central est logiquement occupé par le portrait du défunt, qui est d'ailleurs resté, comme il arrive souvent, à l'état d'ébauche et dans ce personnage en buste, qui a été représenté, un *uolumen* à la main, devant une draperie tendue par deux génies ailés, on reconnaîtra sans peine un *mousikos anèr*, l'un de ces hommes « dévots des Muses » auxquels H.-I. Marrou a consacré un ouvrage classique, dans lequel il a montré combien leur figure était emblématique de l'art funéraire de l'Antiquité tardive, toutes croyances religieuses ou philosophiques confondues²¹ : rien n'indique donc que le rouleau qu'il tient à la main pourrait être celui des Écritures. Et autant vaut pour la scène de banquet qui figure à gauche, dont on empruntera la description à E. Jastrzebowska, la dernière

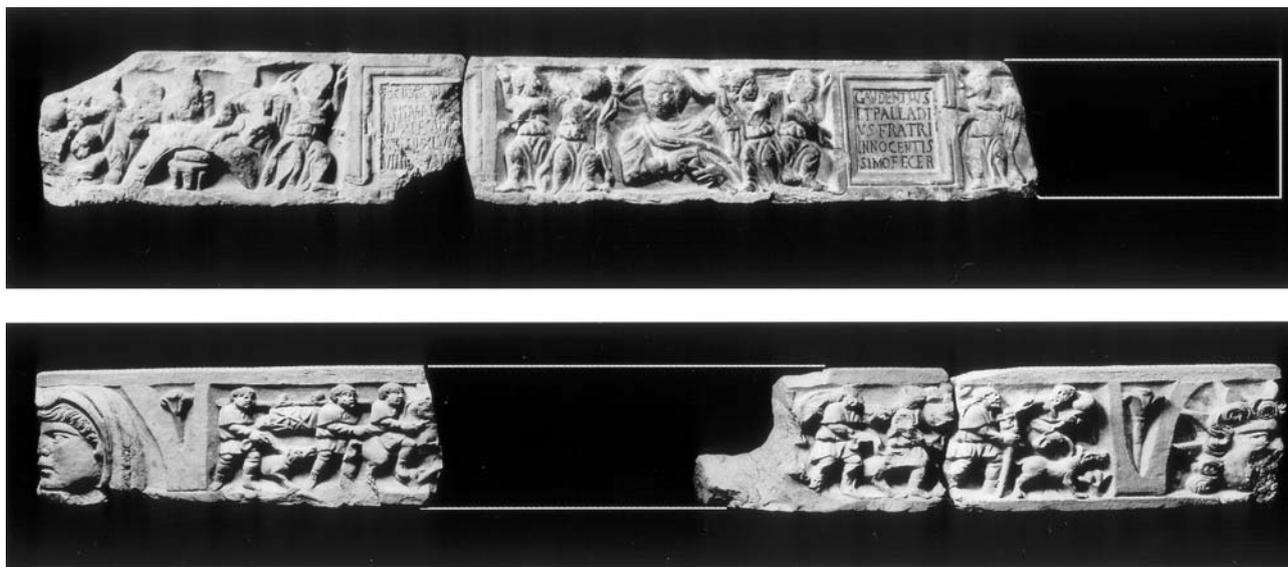


Figure 6 — Couvercles du sarcophage d'Antodonius et du sarcophage d'Eutrope d'Orange à même échelle, musée Calvet, Avignon (cliché Damelet-Durand, C.N.R.S. – Centre Camille-Jullian).

17 Pour ces dernières, voir à titre d'exemples, sur le territoire de la Viennoise, les occurrences de la formule très proche *anima dulcissima* qui ont été relevées par É. ESPÉRANDIEU, *loc. cit.* à la n. 3 : *CIL*, XII, 2242 (à Grenoble), 2354 (à La Tour-du-Pin) et 2503 (entre Genève et Chambéry).

18 Le cas d'Antodonius est en effet loin d'être unique : sur une inscription de Capoue, *ILCV*, 2932, *innocentissimus* a ainsi été appliqué à un octogénaire, *hic est positus / Primus, homo innocentissimus / qui uixit ann lxxx...*

19 Cf. par exemple Jn. 14, 27.

20 Comme sur cette autre inscription des collections du musée Calvet, originaire de Vaison (*CIL*, XII, 1502 = *ILCV*, 2249 adn.), *Florentiole, pax tecum...*

21 H.-I. MARROU, *MOUCIKOC ANHP, Étude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romains*, 2^e éd., Rome, 1964.

à s'être intéressé à ce genre de représentations : « trois dîneurs sont assis derrière le *puluinum* sur lequel sont figurés trois petits pains et devant lequel se trouve une petite table avec un gros poisson ; à gauche, deux serveurs s'agitent autour d'une marmite [ou d'une sorte de samovar ?] placée sur le feu »²². De telles scènes sont en effet également fréquentes, y compris dans la région²³, et même si, par le passé, on a souvent voulu voir en elles des représentations du banquet eucharistique (voire du banquet du Royaume promis au défunt) lorsqu'elles étaient destinées, comme dans le cas présent, à orner la tombe d'un fidèle, leur rapprochement avec des décors païens en tout point identiques invite à les lire plus simplement comme des figurations du banquet funéraire, dont la présence sur la tombe était gage que tous les rites dus à la mémoire du disparu avaient bien été accomplis. L'ensemble de ce décor, que l'on datera, avec E. Jastrzebowska encore, du début du IV^e siècle, témoigne ainsi d'une religiosité dans laquelle pouvaient se reconnaître également les tenants de la religion traditionnelle et ceux de la nouvelle foi chrétienne ; en quoi il est bien caractéristique des productions qui ont été très en vogue dans l'art funéraire à partir du III^e siècle.

La pièce est cependant exceptionnelle, ne fût-ce que par ses dimensions. Sa longueur originelle devait être en effet de 2,30 m environ si l'on se fie à la position, certainement axiale, du portrait du défunt, qui suffit à justifier la présence, également exceptionnelle, de deux cartouches pour porter l'inscription : un tel dispositif ne se retrouve guère en effet dans la région que sur le couvercle du sarcophage dit « de la Trinité » ou « des époux », qui a été trouvé à Arles dans la nécropole de Trinquetaille, à cette seule différence qu'il s'agit en ce cas de deux cartouches circulaires et qui sont restés anépigraphes²⁴. Ce rapprochement avec Arles dit assez la richesse et l'importance, à

l'orée de l'Antiquité tardive encore, d'un chef-lieu de cité comme Orange, d'autant qu'une telle pièce ne constituait pas un *unicum* dans cette ville : le musée Calvet conserve en effet un autre couvercle de sarcophage, de dimensions et sans doute aussi de date à peu près comparables, qui fut ultérieurement réemployé pour graver au revers de sa dalle horizontale l'épithaphe métrique de l'évêque Eutrope²⁵ (fig. 6).

Ce n'est d'ailleurs pas le seul point de rencontre entre ces deux marbres, qui ont été également réemployés l'un et l'autre dans l'église du saint homonyme, mais dans des circonstances différentes. Dans le couvercle qui fut réutilisé pour graver l'éloge d'Eutrope, sans doute dès la création de l'église, ou presque²⁶, le décor intéressait si peu les commanditaires de l'entreprise qu'ils l'ont apparemment négligé²⁷, tandis que les reliefs historiés du couvercle de sarcophage d'Antodionius étaient à ce point en évidence au-dessus du portail que la légende qui les accompagnait avait reçu avec le temps les interprétations les plus fantaisistes, certains ayant vu en Gaudentius et Palladius les noms de deux des saints Innocents²⁸, et d'autres, les frères de saint Eutrope lui-même²⁹. La question est seulement de savoir depuis quand ils étaient ainsi présentés. Les sources sont muettes sur ce point, mais l'emplacement choisi pour cet autre emploi renvoie moins aux usages du premier art chrétien qu'à ceux de l'époque romane ; c'est donc probablement au tournant des XII^e-XIII^e siècles, à la faveur d'une reconstruction, d'ailleurs bien documentée³⁰, de l'église primitive que fut réutilisée la pièce qui nous occupe présentement.

Sans doute cette pièce était-elle intacte lorsqu'elle fut réemployée ; elle nous est malheureusement parvenue mutilée. On devra donc ignorer, et sans doute à jamais, si

22 E. JASTRZEBOWSKA, Les scènes de banquet dans les peintures et sculptures chrétiennes des III^e et IV^e siècles, dans *Recherches Augustiniennes*, XIV, 1979, p. 35, n° 14.

23 À titre de parallèle, on signalera en effet un autre fragment de couvercle de sarcophage conservé au musée d'Arles, sur lequel on consultera en dernier lieu J. GUYON, M. HEIJMANS (dir.), *D'un monde à l'autre, naissance d'une chrétienté en Provence IV^e-VI^e siècle*, catalogue d'exposition, Arles, 2001, n° 20, p. 208.

24 Sur ce sarcophage, consulter en dernier lieu AA. VV., *Musée de l'Arles antique, collections archéologiques d'Arles*, Arles, 1996, n° 155, p. 157.

25 *CIL*, XII, 1272 = *ILCV*, 1065 ; dans l'attente de la publication du nouveau catalogue des inscriptions latines du musée, on renverra pour cette pièce à l'étude de J. FLAMANT, L'épithaphe d'Eutrope, évêque d'Orange, dans *De Tertullien aux Mozarabes, I. Antiquité tardive et christianisme ancien (III^e-VI^e siècles)*, *Mélanges J. Fontaine*, Paris, 1992, p. 9-14.

26 L'église est en effet une fondation d'Eutrope, qui l'avait placée sous le vocable de saint Julien et dans laquelle il fut lui-même enterré, comme le précise sa *Vita* (*BHL*, 2782), sans doute de peu postérieure à sa mort : son corps fut en effet porté *ad basilicam sancti Iuliani quam ipse beatus episcopus, ammonitus revelatione, construxit* (éd. P. VARIN, *Vie de saint Eutrope, évêque d'Orange, par Vérus, son successeur*, Paris, 1849 = *Bull. du Comité historique des monuments écrits de l'histoire de France*, 1, 1849, p. 15). Compte tenu des dates sûrement attestées de l'épiscopat d'Eutrope (cf. *supra*, n. 8), l'événement eut sans doute lieu dans le dernier quart du V^e siècle, mais il est possible, compte tenu de sa paléographie, que l'épithaphe métrique du saint soit un peu plus tardive.

27 La partie historiée du couvercle, qui figurait après emploi sur la tranche de l'inscription, aurait en effet dans le meilleur des cas été présentée à l'envers, mais que la dalle inscrite eût été disposée verticalement ou horizontalement, le plus probable est qu'elle était alors entièrement masquée.

28 Ces enfants de Bethléem, martyrisés par Hérode (cf. Mt. 2, 16), dont Eutrope aurait recueilli les restes dans le sarcophage : *Vie légendaire de saint Eutrope* (*BHL*, 2783), ms. BN Lat, 916, f° 106.

29 Qui auraient collaboré avec lui à la fondation de l'église : AA. SS, *Mai*, VI, p. 692 B.

30 Sinon par les sources littéraires, apparemment muettes sur ce point (cf. A. REYNE, D. BREHIER, qui ne signalent pour le Moyen Âge, p. 83-84 de leur ouvrage cité n. 1, que des travaux de fortification sur la colline), du moins grâce à l'apport de l'archéologie. Les fouilles conduites sur la colline Saint-Eutrope en 1990 ont en effet livré les restes d'un « édifice à trois travées de 35 x 11,80 m », qui aurait été « greffé sur les vestiges d'une construction orientée plus ancienne dont seul le chœur fut épargné », sans doute « au XII^e siècle ou au début du XIII^e », date de constitution du remblai qui portait « le niveau de sol chaulé » du nouvel établissement : Chr. MARKIEWICZ, Orange, colline Saint-Eutrope, dans *Direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison*, 7, 1990, Paris, 1991, p. 203-204.

le motif qu'il faut restituer à droite pour faire pendant au banquet funéraire de gauche comportait, ou non, une allusion explicite à la foi du disparu, même aussi discrète que les simples mots *in pace* que compte son épitaphe. L'étude, déjà citée, d'E. Jastrzebowska montre en effet qu'en association avec les scènes de banquet, toutes les solutions sont possibles. On peut songer ainsi à des représentations mythologiques ou des scènes de la vie quotidienne – une chasse par exemple, comme sur le couvercle qui a été remployé pour l'éloge d'Eutrope. Mais l'on pourrait imaginer tout aussi bien des pasteurs, des orant(e)s ou des philosophes, qui constitueraient à nouveau des représentations également chères aux fidèles et aux adeptes de la religion traditionnelle. Et des scènes

tirées des Écritures, le cycle de Jonas, par exemple, ou Noé dans l'arche, ne sont pas à exclure non plus³¹.

Laissons donc les scènes de ce couvercle à leur indétermination, quand le sens de l'épitaphe qu'elles encadrent, du moins, n'est pas douteux. Il témoigne des rapides succès de la mission chrétienne à Orange, ce qui n'a d'ailleurs rien pour étonner : la ville comptait en effet une communauté de fidèles dès 314, comme en fait foi la signature de son délégué, le prêtre Faustinus, au concile réuni cette même année à Arles par l'empereur Constantin³². Et que sa nécropole ait abrité dès cette date un sarcophage d'une telle qualité fournit une nouvelle attestation de la précocité de la conversion des élites dans l'ensemble de la Gaule méridionale³³.

31 E. JASTRZEBOWSKA, *loc. cit.* à la n. 22, p. 77-78.

32 J. GAUDEMET, *Conciles gaulois du IV^e siècle*, Sources chrétiennes, 241, Paris, 1977, p. 58-59.

33 Sur ce point, voir le chap. 2, « Dans la Paix de l'Église », du catalogue d'exposition cité *supra*, n. 23.